

EUGENIUSZ SŁUSZKIEWICZ

Remarques sur la langue turque des Arméniens et sur les emprunts turcs de l'arménien.

On sait que les Arméniens de Turquie ont, pour la plupart, adopté le turc, parfois même oubliant leur langue maternelle. Il suffit ici de renvoyer à un article soigné de Fr. Kraelitz-Greifenhorst¹⁾. Il faut cependant distinguer deux cas: d'une part, des Arméniens qui ne se servent que du turc, entre

¹⁾ *Sitzungsberichte* de Vienne 1912, 168/III, notamment p. 1—2 (on va y trouver aussi un renvoi utile à un ouvrage de M. Adjarian sur les dialectes arméniens). V. aussi son article cité ici dans la note 3 et l'article de M. Déný *Langues turques* (*Les Langues du Monde*, 1924, 194—218), p. 218. Bien qu'une trentaine d'années se soient écoulées depuis la publication des deux articles de Kraelitz, aucun autre article pareil ne semble avoir été publié entre temps; du moins nous n'en savons rien et l'*Indogermanisches Jahrbuch*, I—XXII (1913—1938), ne signale de plus (v. t. I, p. 80) qu'un article du P. Vardanian, *Studien zum Armenisch-Türkischen* (même titre que pour l'article de Kraelitz), lequel aurait paru également dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie Viennoise (1912), mais que nous n'avons pas réussi à trouver dans les volumes 167—172 (1910—1913). Une demande adressée aux P.P. Mékhitaristes de Vienne ne nous a point valu de réponse. Notons aussi que l'article du P. Vardanian n'est cité ni par H. Sköld (v. *infra*) ni par M. Kowalski (*Enzyklopädie des Islām*, IV, 993; l'édition française de cet ouvrage ne nous est pas accessible) ni par A. N. Samoylovitch (ibid. 985). — A la suite d'une autre demande, adressée au P. Inglisian (Vienne), celui-ci a bien voulu nous communiquer qu'il ne sait rien d'un tel article du P. Vardanian, qu'une liste complète des travaux de ce dernier ne nomme rien de pareil non plus et que c'est plutôt Fr. Kraelitz qui aurait écrit cet article—là. Il s'ensuit donc qu'une méprise s'est glissée dans le t. I de l'*Indogerm. Jahrbuch*; seul le renvoi qui se trouve au t. II (p. 69; Kraelitz) est exact.

mêlé tout au plus de mots arméniens¹⁾, et de l'autre des Arméniens qui parlent leur langue maternelle, mais fortement influencée par le turc tant pour la syntaxe que pour le vocabulaire. L'article de Kraelitz ainsi qu'un autre²⁾ du même auteur se rapportent au premier cas. Sur le second, notamment quant au vocabulaire, on est amplement renseigné par un beau livre³⁾ de l'éminent savant arménien, M. Adjarian, daté de 1902, mais non encore remplacé, que nous sachions, par un ouvrage plus récent; il convient de nommer encore un travail⁴⁾ plus ancien de J. Hanusz, lequel, traitant de la langue des Arméniens de Pologne, cherche à tenir compte aussi des éléments turcs qui y sont contenus, et puis un bel article⁵⁾ de M. Kowalski sur les mots kiptchaks faisant partie du dialecte des Arméniens de Pologne.

¹⁾ V. p. ex. l. c. 33 — 36 et ce que dit M. Deny dans le *Journal Asiatique* 1921 (11^e s., t. 18), p. 135. Ici, on a déjà affaire à une langue mixte à un plus haut degré (sur le problème des langues mixtes on va trouver de bonnes remarques théoriques et des renvois bibliographiques dans G. Deeters, *Armenisch und Südkaukasisch*, 1927, 107 — 110; v. aussi Jespersen, *Die Sprache, ihre Natur, Entwicklung und Entstehung*, 1925, 171—197).

²⁾ *Sprachprobe eines armenisch-tatarischen Dialektes in Polen*, WZKM 26 (1912, 307—324).

³⁾ Заимствованные въ армянском языкѣ турецкия слова (Этнографический Сборникъ, III). Il sera sans doute utile d'informer les lecteurs que cet ouvrage contient, outre un vocabulaire de plus de 320 pages, une excellente introduction de 55 pages, où l'auteur renseigne 1^o sur l'histoire des relations des Arméniens avec les Turcs (à partir de 1021) et sur l'influence turque subie par les Arméniens en comparaison avec l'influence que les Turcs ont exercée sur d'autres peuples (Grecs, Bulgares, Albaniens, Lazes, Géorgiens, Roumains, Kourdes et Russes); 2^o sur la bibliographie du sujet et le système adopté par l'auteur dans ces recherches; 3^o sur le caractère populaire des emprunts turcs de l'arménien; 4^o sur les correspondances des sons turcs et des sons arméniens dans les emprunts turcs (cette partie de l'introduction est bien détaillée, comme de raison, et comprend pp. 20—55).

⁴⁾ *O języku Ormian polskich* (Rozpr. Wydz. filol. Ak. Um., t. XI, 1886, p. 350—481; t. XIII, 1889, p. 214—293).

⁵⁾ *Wyrazy kipczackie w języku Ormian polskich* (tiré à part de *Księga pamiątkowa ku czci J. E. Hachana H. Seraji Szapszala...*; Wilno, 1938).

Nous ne visons ici qu'à présenter quelques remarques détachées, mais qui pourraient devenir utiles aux turcologues de profession, étant donné que, pour des raisons assez évidentes, les turcologues qui sauraient l'arménien sont beaucoup plus rares que les arménistes qui savent le turc plus ou moins parfaitement¹⁾ (nous-même ne sommes, malheureusement, que de cette toute dernière catégorie). Or, les turcologues ignorent sans doute en général l'existence du travail précité de M. Adjarian (pour preuve, nous dirons que même Kraelitz, qui connaissait l'arménien, ne le cite pas) et même quand ils en ont connaissance, comme c'est le cas de A. N. Samoylovitch²⁾, on peut supposer avec beaucoup de vraisemblance qu'ils ne l'ont pas lu, ce qui du reste se comprend à la rigueur, puisque l'ouvrage en question est écrit en arménien, ne contenant en outre que 2 pages d'un bref résumé russe et un bref avis au lecteur (en français et en russe), et qu'il est assez étendu (380 p. grand in-octavo).

Nous croyons donc que les turcologues apprendront avec intérêt que certains traits phonétiques propres aux emprunts turcs des Arméniens de Constantinople en accusent une ancienneté relative.

1^o Le son turc *q*³⁾ n'est guère devenu *x* que dans des mots anciennement empruntés, tandis qu'il a été remplacé par *k'* dans des emprunts plus récents. Cette différence phonétique et en même temps chronologique se réduit tout simplement à une différence dialectale: le *q* des dialectes anatoliens et des dialectes turcs de l'Azerbeïdjan et de la Perse se prononçait *ğ*⁴⁾ comme en vieux turc et ce *ğ* devint *x* dans l'arménien même au commencement des mots, par analogie avec des mots indigènes où il y avait eu un pareil changement phonétique;

¹⁾ Cf. aussi ce que dit M. Kowalski p. 4 du tirage à part sur une collaboration désirable d'un arméniste et d'un turcologue.

²⁾ V. son article dans *l'Enzyklopädie des Islām*, IV (1934), 985 *in fine*.

³⁾ Le présent article étant destiné aux turcologues, nous employons ici en général la transcription dont se sert Kraelitz.

⁴⁾ M. Adjarian renvoie aux ouvrages de R. B. Shaw et de Vámbéry. V. aussi Kowalski, *Enz. d. I.* IV, 1001, § 29c.

à l'intérieur et à la fin des mots, ce changement ultérieur se produisit sans doute dans les dialectes turcs encore. C'est ainsi que nous avons dans l'arménien de Constantinople d'une part *xaz* 'oie' < *qaz*, *xōnax* 'palais' < *qonaq*, *xəzəlʒəx* 'cornouille' < *qyzylʒyq*, d'autre part *t'ak'gē* 'minute' < *daqyqa* (> *takke*) et surtout: *ant'ik'a* 'singulier, rare' < *antiqa* (emprunt italien), *balk'ōn* < *balqon* (emprunt français), *bank'a* < *banqa* (e. it.), etc.¹⁾

On pourrait ajouter ici, par parenthèse, que c'est là un phénomène faisant partie de tout un système: les sons arméniens *p*, *t*, *k*, *c*, *č*, provenant eux-mêmes des plus anciens *b*, *d*, *g*, *j*(=ʒ), *ʃ*(=ʒ), ont subi une mutation ultérieure, déjà moderne, dans la prononciation des Arméniens de Turquie, devenant des sons aspirés. C'est ce qu'a constaté Hübschmann, il y a plus d'un demi-siècle, v. *ZDMG* 30 (1876), 58 et suiv. (et Karst, *Historische Grammatik des Kilikisch-Armenischen*, 190', 84). M. Adjarian ne l'a pas noté. Il est facile de constater que son dictionnaire ne contient pas un mot qui commencerait par *p*, *t*, *k*, *c*, *č* (v. p. 83, 302, 343). On pourrait renvoyer ici à ce que dit M. Kowalski, *Enz. d. I.*, IV, 1000 (§ 21), mais ceci n'expliquerait pas le *č* (prononcé *čh*; v. p. ex. Karst, *op. c.* 87—88 et Meillet, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*², 1936, 24). Or, M. Adjarian a enregistré des mots qui commencent non seulement par *t'* (p. 114—140), *p'* (p. 343—355), *k'* (p. 355—367), mais aussi par *č*, c'est-à-dire *čh* (p. 265—280). Cf. d'ailleurs aussi Karst, *op. c.* 29, n. 1, et *ZDMG* 30, 55—56.

Voilà donc une règle assez belle, mais qui peut avoir des exceptions (comme les règles en général), ce que M. Adjarian ne mentionne pas. Il suffit de regarder un peu les mots commençant par *x* (p. 154—197) pour pouvoir constater qu'il y a là entre autres: *xazanj* 'gain', *xazanmiš əllal* 'gagner', *xəsləx* 'hivernal', *xərant'a* 'gris', *xōlajlat'miš ənel* 'faciliter', *xōnmiš əllal* 'se percher', *xōnušmiš əllal* 'converser', *xōvan* 'ruche d'abeilles', lesquels proviennent de mots turcs à *q* initial, c'est vrai, mais sont marqués d'un petit astérisque, ce qui veut dire qu'ils sont (peu usités et) récemment empruntés. Il est probable que

¹⁾ Adjarian, *op. c.* 51—53, 35, 33.

la faute en est à quelque analogie (*xōlajlat'miš* p. ex. a pu être influencé par *xō'aj*, évidemment plus ancien) ou à l'influence collective de l'ensemble des emprunts anciens, mais le fait reste qu'il y a des exceptions. En tout cas, c'est une règle qui mérite bien d'être examinée, discutée et mise à profit. C'est aux turcologues de trier ici les éléments anciens. Nous croyons que cela vaut la peine d'être pris en considération, d'autant que, à la charge d'agir prudemment et d'user de précaution c'est là un moyen de faire remonter l'origine de maint mot turc dans un passé plus lointain.

2^o Il en est à peu près de même de la correspondance, turc *k* = arm. *g* à la fin de mots tels que *direk* (arm. *dirēg*)¹⁾ 'poutre, colonne', *dōšek* (arm. *dōšēg*) 'lit', *fišenk* (arm. *fišēng*) 'fusée'. La consonne finale de toute cette catégorie de mots était originairement *g*, ce dont témoignent, à ne pas s'y méprendre, les cas obliques, comme le génitif (aussi bien que l'accusatif et le datif); le *k* du nominatif turc n'est que secondaire²⁾. M. Adjarian constate que cette correspondance, à savoir t. *k* = arm. *g*, ne se retrouve qu'à la fin des mots³⁾.—Ce trait des emprunts turcs vérifie à propos, paraît-il, les conclusions auxquelles on peut aboutir par un examen attentif des formes turques seules.

3^o Le son dit *sağyr nun* (ou *sağyr käf*), prononcé actuellement dans le dialecte osmanli tout simplement comme *n*, a conservé dans tous les dialectes de l'Asie Mineure la prononciation gutturale (*ñ, ñg, ng, ng, ğ*)⁴⁾, de sorte que *jalynyz* p. ex. se prononce *jalağuz* chez les Lazes de Trapézonte et *jalğuz* en tchaghataï⁵⁾, *bana* se prononce *bañga* en Asie Mineure et *menga* en tchaghataï, etc. Or, il y a en arménien des em-

¹⁾ *Ibd.* 53.

²⁾ *Ibd.* V. aussi Deny, *Grammaire de la langue turque (dialecte osmanli)*, 1921, §§ 246 & 54 (y compris la remarque).

³⁾ *Ibd.* 35—36. M. Adjarian fait observer expressément que les mots tels que *kök* (gén. *kökin*), *kürk* (gén. *kürkün*) changent leur son final non pas en *g*, mais en *k*. Il s'agit donc de mots de plus d'une syllabe (v. Deny, *op. c. l. c.*).

⁴⁾ Cf. Deny, *op. c.* § 73; Jacob, *l. c.* 707 et Kowalski, *l. c.* 999 (§ 13).

⁵⁾ Adjarian, *op. c.* 53. Cf. aussi les exemples cités Deny, *op. c.* § 74.

prunts turcs qui remontent à n'en pas douter à des formes dialectales de cette sorte; citons p. ex. *jağləš* 'faux, erreur' en regard de turc osmanli *janlyš*¹⁾.

4^o Si l'on a en regard du turc osmanli *b* un *p*²⁾, comme dans le mot *püspütün* 'entièrement', il est évident que cette différence démontre qu'il y a eu ici un emprunt au turc oriental (*pütün*, *püspütün*). M. Adjarian ne cite ici que ce mot³⁾.

5^o Les emprunts turcs de l'arménien remontent non pas aux formes littéraires, mais aux formes vulgaires; il suffit de citer: *čamašər*, *čəjrəg*, *hijət*⁴⁾, *musdahax*, *vərdivən*, *fəsəfəsə*, *fišnē* (au lieu de: *jamešuj*, *čarjek*, *hejjet*, *müstehaqq nerdüban*, *vesvese*, *višne*, ce qui serait littéraire). Or il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un emprunt s'accorde pour l'aspect avec les deux formes osmanlies, lorsqu'elles sont identiques, ou avec la forme vulgaire, quand elle diffère de la forme littéraire. Pour ce qui est d'une partie des cas où l'emprunt ne s'accorde avec aucune des deux formes de l'osmanli, on vient d'en lire l'explication (1^o—4^o); d'autres cas s'expliquent par des phénomènes phonétiques propres à l'arménien même, qui ne nous intéressent pas ici.⁴⁾ Il y a cependant encore des cas où l'emprunt s'accorde avec la forme littéraire et diffère de la forme vulgaire. Ces cas se réduisent tous à la correspondance: turc *ğ* = arm. *ğ*. Le son *ğ* est devenu *g* en osmanli vulgaire, tandis qu'en osmanli littéraire il s'est conservé tel quel dans beaucoup de mots⁵⁾. Or, comme il est évident par ce qui précède que les emprunts de l'arménien de Constantinople n'ont rien à voir avec l'osmanli littéraire et que, d'autre part, on sait que *ğ* existe toujours dans les dialectes turcs de l'Asie Mineure, la conclusion qui s'impose, c'est que c'est dans ces dialectes, ou dans quelqu'un d'eux, que ces emprunts ont été faits⁶⁾.

¹⁾ *Op. c.* 38.

²⁾ Cf. aussi Jacob, *l. c.* 713 (*paha*, *pyčak*, etc.) et Deny, *op. c.* § 82; en outre, Kowalski, *l. c.* 1001 (§ 30).

³⁾ *Op. c.* 53.

⁴⁾ *Ibd.* 17—18, 49—50.

⁵⁾ V. cependant, pour la prononciation moderne, Deny, *op. c.* § 62.

⁶⁾ *Op. c.* 53—54.

Tout ceci aboutit à nous faire croire qu'une partie des emprunts turcs dont se servent les Arméniens de Constantinople provient de quelque dialecte de l'Asie Mineure, et notamment du dialecte de la contrée qu'habitait la plupart ou la plus éminente partie des Arméniens qui finirent par émigrer pour s'établir à Constantinople. Cette conclusion tirée de faits phonétiques s'étaye du témoignage que rend l'existence de plusieurs emprunts turcs dont les prototypes ne se retrouvent pas dans la langue des Turcs de Constantinople. M. Adjarian nomme *p'at' diji* 'soudain', remontant à *pat* (ou *bat*), attesté en tchaghataï, et *bala* 'enfant, fils', provenant évidemment du turc oriental (*bala* 'fils')¹⁾.

Voilà des détails qui semblent de nature à exciter l'intérêt des turcologues. Nul doute qu'un examen scrupuleux du vocabulaire assez riche qu'a réuni M. Adjarian (il comprend 4.200 mots, dont la moitié seule cependant sont usités en Arménie²⁾), ne permette d'enrichir quelque peu l'histoire des mots turcs.

M. Adjarian croyait que si l'on connaissait mieux les dialectes turcs de l'Asie Mineure, on serait peut-être à même d'établir la contrée d'où émigra le gros des Arméniens qui allèrent se fixer à Constantinople. Maintenant qu'une quarantaine d'années sont passées depuis la publication de cet ouvrage, il est peut-être permis d'espérer qu'une tentative de la sorte sera couronnée de quelque succès³⁾. Rien qu'en jetant un coup d'oeil sur le bel aperçu des dialectes turcs donné par M. Kowalski il y a quelques années⁴⁾, on se sent enclin à nourrir un tel espoir, bien que M. Kowalski avertisse le lecteur⁵⁾ que tant s'en faut que

¹⁾ *Ibd.* 54—55.

²⁾ *Ibd.* 9

³⁾ Un tel espoir pourrait paraître absurde. Et pourtant il suffit de bien peu de données linguistiques pour que nous soyons à même d'entrevoir où se trouvait le berceau du sanscrit classique (v. J. Mansion, *Esquisse d'une histoire de la langue sanscrite*, 1931, p. 148 — 149), et un linguiste aussi circonspect que l'était Meillet n'a pas hésité à mettre en relief la valeur qu'ont deux détails linguistiques plutôt insignifiants pour les efforts de "déterminer quelle est la région où a été fixé l'arménien classique" (*Esquisse d'une grammaire comparée...*², p. 10—11).

⁴⁾ *Enzyklopädie des Islām*, IV, 991—1011.

⁵⁾ *Ibd.* 995,

tout soit acquis dans l'étude des dialectes turcs. A l'heure qu'il est, il n'y a sans doute que lui qui puisse rendre ici un arrêt décisif.

II.

L'article précité de Kraeletz (*Studien zum A. — T.*), accessible à tous, a été un peu complété par le regretté H. Sköld, linguiste sagace et éminent polyglotte (il ne connaissait pas que les langues indo-européennes, il savait entre autres le hongrois, le turc et jusqu'au chinois, lequel il parlait dès son enfance¹⁾). Ce petit article, qui ne comprend que 4 pages, a dû échapper à l'attention des arménistes même, puisqu'un autre article pareil, contenu dans ce même livre, n'a pas été signalé dans l'*Indogermanisches Jahrbuch*²⁾, quoique cette publication soit généralement tout à fait au courant et que ce second article soit autrement important³⁾. Bien entendu, nous ne pouvons pas

¹⁾ V. p. ex l'Index de ses *Linguistic Gleanings* (1923), dont il est question ici, et *ibid.* 69. L'article en question comprend p. 47—50.

²⁾ V. t. IX—XII (1924—1928). Ce silence semble d'autant plus étonnant que ce même ouvrage de Sköld a été signalé dans le t. X de ladite publication à l'attention des slavistes (ce qui s'est fait peut être à la suite d'un compte rendu de M. Hujer dans *Listy Filologické* 52, 307—310).

³⁾ Cet article, intitulé: *The supposed Armenian influence on the Turkish languages*, comprend p. 62—79 dudit ouvrage. Sköld y réfute en détail une hypothèse de l'illustre linguiste danois, M. Pedersen. Comme pour réhabiliter les Arméniens, connus pour avoir emprunté nombre de mots étrangers de toute sorte, M. Pedersen avait entrepris, dans la *KZ* 39, 442—465 et 40, 181—206, de démontrer que la langue prototurque avait été influencée par l'arménien, ce qui se serait passé avant 500 av. J. — C. Or, Sköld prouve, irréfutablement à ce qu'il paraît, que cette hypothèse, d'autant plus dangereuse qu'elle a été émise par un linguiste supérieur, est dénuée de tout fondement (c'est que, évidemment, M. Pedersen ne connaissait pas assez le turc et l'histoire de l'Orient). Il convient de noter ceci, parce que M. Pedersen mentionnait sa propre hypothèse encore en 1924, dans le grand *Reallexikon der Vorgeschichte* (publié sous la direction de M. Ebert), 1, 220—221, sans se rapporter aucunement à l'article de Sköld („Ferner sind arm. Lehnwörter für das Ugrofinnische... und für das Urtürkische (KZ 39 S. 440 ff., 40 S. 181 ff.) angenommen worden. Beide Annahmen bedürfen aber noch einer weiteren Untersuchung"). Il semble donc ne pas avoir lu cet article-là. Les auteurs du dictionnaire de Walde-Pokorny, cité *infra* p. 153, ne le mentionnent pas non plus (v. p. ex. I, 384).

résumer ici les remarques de Sköld, d'autant qu'elles sont détachées. Nous ne voulons qu'en recommander la lecture aux turcologues et attirer leur attention sur trois détails assez remarquables.

1° Sköld croit, évidemment avec raison, que la transcription arménienne *anglamak*, *dīnglēmēk'*, *songra* peut refléter l'ancienne prononciation des Turcs de Constantinople¹⁾ et qu'il en est de même de la transcription: *dēgin*, *dūgēn*, *kūrēgē*, etc., où le *g* n'a pas encore été remplacé par un *j*²⁾.

Cette conclusion de Sköld devient encore plus probable, si l'on ajoute que Kraelitz cite des transcriptions telles que les suivantes: d'une part *eēni* (prononcé *jeni*) 'nouveau' (p. 9), *gönül* 'coeur' (p. 19), de l'autre *eirmi* (prononcé *jirmi*) 'vingt' (p. 9), *dējermēn* 'moulin' (p. 25).

2° Il rectifie l'avis de Kraelitz, d'après lequel (p. 21) *kavga*, *kajb*, *kajrēt'* et *kalat'a* correspondraient directement au turc moderne; *kavga* n'est que la prononciation propre au *qaba türkje* et les trois autres mots auraient été empruntés par les Arméniens à une époque où la lettre arménienne *k* se prononçait encore *g*, c'est-à-dire avant la seconde mutation des consonnes, décrite déjà par Hübschmann³⁾.

Cependant Sköld a sans doute oublié ici que la prononciation *k*, au lieu de *g*, semble être un trait propre au turc vulgaire; il en sera ainsi tout au moins pour *kajb*, puisque Jacob

A vrai dire, la critique de Sköld ne se rapporte qu'au premier article de M. Pedersen (KZ 39, 442 — 465); Sköld semble ne pas avoir lu ce que M. Pedersen a énoncé dans KZ 40 (181—206) pour contester la justesse des objections de Munkácsi. Néanmoins, il suffit de comparer l'article de Sköld avec cette réplique-là pour constater que la critique de Sköld n'en est point infirmée du tout. Les remarques de H. Jakobsohn, *Arier und Ugrofinnen* (1922), 5—18 (et notamment 15—17), méritent bien aussi d'être prises en considération; cf. en outre E. Littmann, *Morgenländische Wörter im Deutschen*² (1924), 6.

¹⁾ Cf. p. ex. Déný, *op. c.* § 73.

²⁾ *Ibid.* § 54—56.

³⁾ *Armenische Grammatik* I (1897), 260—261 & 391. V aussi Karst, *op. c.* §§ 16—19 et 100 et Meillet, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique* (1936), 24.

le cite l. c. 714 expressément, tout près de *kouga* (*gouga*), et sans doute aussi pour *Kalat'a*, puisque M. Deny note cette prononciation également (*op. c.*, 1091, add. *ad* § 82). Dès lors, la conclusion de Sköld paraît fort douteuse, d'autant plus qu'on ne trouve aucun de ces mots chez Hübschmann¹⁾.

3^o Kraelitz maintient que d'une manière générale, le vocabulaire de l'„Armenisch-Türkisch” actuel est identique à celui du turc osmanli, à savoir celui de l'*orta türkje* (p. 33). Sköld semble révoquer en doute cet avis, parce qu'il fait remarquer qu'on trouve, dans cet idiome des Arméniens de Const., un *g* intervocalique dans deux cas (*šajird*, *ējēr*) où l'ancienne prononciation s'entend encore dans l'*orta türkje* de Constantinople „from which Kraelitz-Greifenhorst seems to derive the Armenian Turkish l. c. p. 33” (p. 48). On pourrait ajouter encore une autre objection, à savoir que Kraelitz lui-même constate (p. 15—16) que maintes formes propres au turc vulgaire seul se retrouvent dans cet idiome des Arméniens, „ce qui se comprend, parce que le turc des Arméniens est au fond aussi une langue vulgaire”. Cet avis, soit dit en passant, s'accorde sans doute avec le fait, déjà mentionné plus haut, que les emprunts turcs des Arméniens de Constantinople ont un caractère vulgaire, et avec une autre constatation de M. Adjarian, à savoir que les emprunts turcs des Arméniens ne contiennent que des mots usités dans le turc vulgaire (*op. c.* 17). Sans doute, il y a une certaine contradiction entre ces deux avis de Kraelitz, mais elle paraît atténuée par le mot „au fond” („im Grunde genommen”).

Ne nous croyant point autorisé à trancher cette question, nous ferons toutefois observer qu'un examen rapide du vocabulaire publié par M. Adjarian et des mots cités par Kraelitz donne les proportions numériques des mots turcs (d'origine turque ou, assez rarement, d'origine européenne; cf. Jacob, l. c. 703—705) et des mots arabes (ou arabes et persans; cf. Jacob *ibid.*) que voici:

¹⁾ *Op. c.* (il suffit de consulter l'index, p. 521 et suiv.). Pour *Kalat'a*, on peut consulter en outre, avec le même résultat, un autre travail de Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen* (IF XVI, 197—490; notamment ch. VI et p. 480—483; nous citons d'après le tirage à part).

1) Adjarian: — 127:58 (p. 59—78), c'est-à-dire à peu près 46%; 175:56 (p. 170—189), c'est-à-dire à peu près 32%; 198:93 (p. 251—270), c'est-à-dire à peu près 47% de mots arabes et persans;

2) Kraelitz: 6:17 (p. 9), 8:19 (p. 19), 9:21 (p. 26), 10:19 (p. 27), ce qui veut dire que les mots arabes et persans sont 2 ou 3 fois plus nombreux que les mots turcs. — Bien entendu, un calcul équitable est ici fort difficile, parce que Kraelitz a été souvent obligé de citer des exemples arabes (ou arabes et persans) seuls ou des exemples turcs seuls (v. d'une part p. 6—8, 13—17, de l'autre p. 11—12) et qu'il faudrait savoir un peu l'étendue de l'usage de tous ces mots arabes et persans. Mais nous avons tâché de ne mettre en ligne de compte que des pages qui permettraient de prononcer un jugement droit et judicieux. Si nous y avons réussi et si tant est que les matériaux réunis par Kraelitz comportent une telle conclusion, il s'ensuivrait à peu près que la phonétique (et la morphologie) de cette langue est plutôt vulgaire, tandis que le vocabulaire semble plus littéraire.

Plusieurs détails assez remarquables ont tout de même échappé à l'attention de Sköld, ou du moins il aurait dû faire observer qu'il ne les croyait pas dignes d'être mentionnés. Le mot *kajb*, qu'on vient de citer, est attesté dans une autre forme aussi, à savoir *ğajb* (p. 8), ayant le même sens ('absent'). Il n'y a que cette forme qui rende exactement, de nos jours et dès la fin du XI^e siècle, l'aspect phonétique du mot arabe et ne jure pas avec l'ensemble des transcriptions. Il suffit de rappeler, à l'usage des turcologues, que p. ex. *paglaj* (prononciation moderne, c'est-à-dire postérieure au XI^e siècle), emprunté à arabe *bāqilā*, 'fève de marais' ou *gaz* (pron. mod.) 'gaze', emprunté à ar. *qazz*, etc.¹⁾ ne peuvent pas provenir du même temps que p. ex. *lgam* (pron. mod.) 'bride', emprunté à pers. *ligām*, ou *xabaz* (pron. mod.) 'boulangier', emprunté à ar. *xabbāz*, ou *hunab* (pron. mod.) 'jujube', emprunté à ar. *'unnāb*, etc.¹⁾.

¹⁾ Nous ne citons que ces quelques exemples, car nous ne visons qu'à faire comprendre la différence fondamentale qui existe, pour le trai-

Kraelitz a noté encore quelques mots qui semblent, au premier coup d'oeil, être non pas des transcriptions toutes modernes de mots osmanlis, mais des emprunts plus anciens. Les voici: *bulud* 'nuage' (osm. *bulut*), *dabanja* 'pistolet' (osm. *tabanja*), *dad* 'goût' (osm. *tat*), *t'abud* 'cercueil' (osm. *tabut*). Il est vraiment regrettable que Kraelitz ne cite ici, dans cet alinéa ¹⁾, que des exemples choisis par lui-même (il dit: „z.B.”), car il est malaisé de dire rien de précis sur ces 4 mots isolés. En tout cas, il est permis de faire observer que, à en croire les exemples cités par M. Adjarian, *op. c.* 41—42, les sons osmanlis exprimés par les lettres *t* et *ṭ* sont rendus fréquemment par *d* en arménien, surtout(?) à la fin des mots: *saxad* 'estropié' (osm. *saqat*), *jōğurd* 'lait caillé' (osm. *jogurt*), etc., et notamment après *f*, *x*, *s* (*ifdira* 'calomnie', *məxdar* 'préposé de quartier'), conformément aux conventions de l'orthographe arménienne ²⁾. Il convient aussi parfaitement, croyons-nous, de rappeler ici qu'à l'initiale „les dentales occlusives hésitent souvent entre la prononciation sonore (*d*) et la prononciation sourde (*t*)” ³⁾: *daš* // *taš* 'pierre', *dat* // *tat* (NB!) 'goût'; il est curieux de constater que le dictionnaire français-arménien-turc du P. Eminean (1853) transcrit *t'abut* (p. 161) et *bulut* (p. 841), mais *dad* (p. 554; v. aussi *in/ra*). Un autre exemple de cette sorte se trouve encore chez Kraelitz, lequel pourtant ne le cite pas p. 20, où l'on s'y attendrait, mais p. 25; c'est *tējlē* 'le Tigre' (ar. *dijle(t)*), dont le nom vieil arménien est *Dgğat* (*Dgłat*; Hübschmann *IF* XVI, 421). — Ajoutons ^{1°} que les Arméniens de Constantinople écrivent (et prononcent?) *dabanja* (*Adj.*, *op. c.* 331) et *bulud* (*ibid.* 297); l'initiale de *dabanja* est *ṭ* (*Adj. l. c.* et le dictionnaire de

tement des *b*, *d*, *g*, *j* (= *z*), *ṣ* (= *ž*) et des *p*, *t*, *k*, *c*, *č*, entre les emprunts anciens et ceux d'un temps plus récent. Pour plus d'exemples, il faut renvoyer à Hübschmann, *op. c.* I, 260—280 et à Karst, *op. c.* §§ 19 et 25.

¹⁾ *L. c.* 20.

²⁾ V. aussi Karst, *op. c.* § 21 et Meillet, *Altarmenisches Elementarbuch* (1913), § 12.—Nous pouvons ajouter à titre de curiosité que dans une carte postale que nous avons reçue d'un Arménien de Vienne le mot allemand *Schrift* était écrit *Schriřd*.

³⁾ Deny, *op. c.* § 82.

Kélékian, p. 787), pour *bulud*, v. *infra*; 2° que le dictionnaire arménien (vulgaire)—arménien (classique) de Venise (1869) écrit non seulement (*dabanĵaj*, p. 514; le *-j* ne se prononce pas, v. Meillet, *Altarmen. Element.*, § 20; et) *bulud/bulut'* (p. 462), mais aussi *dad* (p. 515) et *t'abud* (p. 173), ce qui peut faire soupçonner une influence collective des cas obliques (v. Deny, *op. c.* § 180) ou représenter la conservation d'un état plus ancien (? tout comme pour les mots terminés par une gutturale, *dirēg* etc., v. *supra*, p. 140?); 3° que Hübschmann, *Armen. Gramm.*, 153, signale *t'apud/t'ap'ud* (pron. mod.), ἄπαξ λεγόμενον attesté dans un ouvrage du V^e (?) siècle, et qu'il le considère comme un emprunt fait à l'arabe par l'intermédiaire du perse. Notre supposition concernant l'influence collective des cas obliques (ou la conservation d'un état plus ancien?) semble d'autant plus probable que les mots *qurt* 'loup', *toqat* 'soufflet' et *zūjürt* 'pauvre', cités par M. Deny *l. c.*, sont transcrits chez M. Adjarian *xurd* (p. 193), *t'ōxad* (p. 139) et *zūjürd* (p. 92), donc comme *bulud*; cela étant, les transcriptions *k'ük'ürd* 'soufre' (*ibd'*, p. 365), *söjüd* 'saule' (p. 314) et *süd* 'lait' (p. 321) semblent tout aussi probantes, bien que l'orthographe de ces trois mots, contrairement à la prononciation, permette ou même exige un *d* à la fin (v. Deny, *l. c.*). On regrette un peu de ne pas trouver chez M. Adjarian la transcription de *dat*, de *jurt* 'pays' et de *ot* 'feu', parce qu'elle pourrait rendre notre supposition encore plus probable. Notons aussi que le dictionnaire d'Eminean transcrit *dad* (p. 554), *kurd* (p. 729), *k'ük'ürd* (p. 1201), *söjüd* (p. 1159), *süd* (p. 693), mais *bulut'* (p. 841), *t'abut'* (p. 161) et *t'ōkat'* (p. 1201; quant à *jurt* et *zūjürt*, nous ne les avons pas trouvés, v. p. 912 et 910; *ot* 'feu' n'est pas consigné non plus, p. 472, il n'y a que *ot* 'herbe' qui se trouve p. 593 sous forme de *ōt'*); les polysyllabes seuls ont *-t'*, et encore à l'exception de ceux dont l'orthographe comporte un *-d*. On peut constater encore que le dictionnaire de Kélékian écrit, pour indiquer la prononciation, *kukurd* (p. 1056), *od* (p. 178) et *sud* (p. 697), mais *boulout* (p. 294), *qourt* (p. 973), *soeuüt* (p. 702), *toqat* (p. 416); cependant, comme il écrit aussi p. ex. *aghadj* (p. 22), tandis que Deny (§ 84) transcrit la prononciation de ce mot *aāč*, puis *āb* (p. 1), *adj* (p. 7), *oead* (p. 178),

oroudj (p. 184), *pirindj* (p. 320), etc., etc., il faut en conclure qu'il ne fait que transcrire tout mot donné sans se soucier de la prononciation des finales. Dans ces conditions, la remarque qu'il fait sur *dad* (p. 560; „prononciation vulgaire”) mérite l'attention, mais ni Jacob, *l. c.* § 5, ni M. Kowalski, *l. c.* § 31 sqq., ne nous éclairant ici, nous ignorons si cette „prononciation vulgaire” n'affecte que ce mot(?). Pour *t* initial, le traitement n'est pas uniforme: on a, chez M. Adjarian, p. 328—343, *dalax* 'rate', *dalašmiš əllal* 'faire querelle, lutter', *daxəvux* 'parasite', *dalğa* 'vague, flot' (*dalğalə* etc.), *dalğən* 'pensif', *dalmiš əllal* (etc.) 'se plonger', *daljan* 'pêcherie', *dagətmiš ənel* (etc.) 'dissiper', *damar* 'veine', *daməzləx* 'étalon', *damlə* (etc.) 'goutte', *damğa* (etc.) 'empreinte' etc. etc. en regard de *t'alaš* 'copeau', *t'aləh* (etc.) 'chance', *t'axad* 'force, puissance', *t'axəlmiš əllal* 'taquiner, badiner', *t'axəm* 'classe', *t'axlə* 'culbute', *t'ahan* 'huile de sésame', etc. etc. (Adj., 114 et suiv.).

Pour ce qui est des transcriptions comme: *asdar* 'doublure', *dōsd* 'ami', *hasda* (à côté de *has'ta*) 'malade', le *d* en regard du *t* turc s'explique tout simplement par les conventions de l'orthographe arménienne (v. *infra* et le renvoi à Karst, n. suiv.). Il en est de même de *dəfdərdarlək* (p. 20; *-fd-* au lieu de *-ft-*); cf. du reste Adjarian, *op. c.* 41. Mais on écrit aussi *müft'ah* (osm. *miftāh*; p. 27), donc tout comme *hasda*: *has'ta*. Pour *-št-* nous avons noté encore: *müst'aajelat'* et *müst'ajid* (p. 7), *isfimalat'* (p. 14), *Australia* (p. 15, n. 2), *dəst'geah* et *gōst'ərmək'* (p. 19), *alt'üst'lük'* (p. 37), *jüst'uju* (p. 41), puis: *išt'ah* (p. 26) et de l'autre côté, peut-être, *et'išdi* (p. 9, n. 1), à moins que ceci ne reflète l'orthographe (ou même la prononciation, v. Deny, *op. c.* § 175) turque. Quant à *-xt-*, nous n'avons trouvé que: *ix'ilal* (p. 13), *müxt'ələf* (p. 25), *laeəxt'ilik'* (p. 37), *pajit'axt'* (p. 42). Pour *-šk-*, on n'a que: *əšk'i* (p. 18) et *məšk'euk'* (p. 19), mais pour *-sk-* on trouve *əsgi* (p. 22; particularité orthographique, répétons-le) en regard de *ask'əri* (p. 14) et *ask'ərije* (p. 15). — Il serait peut-être intéressant d'apprendre si une source écrit toujours (ou dans la plupart des cas) *-sk-* ou *-sg-*, *-šk-* ou *-šg-*, *-st-* ou *-sd-*, *-št-* ou *-šd-*, etc.

Quant à des cas dans le genre de *əlbət'dē* ou *hat'da* (p. 20), on n'y voit pas trop clair: à première vue, on serait enclin

à supposer quelque fausse analogie morphologique (loc. sg.) doublée du dessein d'éviter l'obscurité qui s'ensuivrait peut-être d'une simplification de la lettre géminée (cf. Kowalski, *l. c.* 1005, § 53); mais 1° on aimerait connaître le contexte et 2° la simplification, quoique assez fréquente, n'est pas de rigueur (p. 17). Enfin les transcriptions telles que *p̄rak'ēnt'ē* et *buj-rult'u* (Kraelitz ne cite que ces deux exemples; p. 20). Ici aussi nous avouons franchement que nous ne savons pas trop comment expliquer ce procédé, à moins qu'il ne faille y voir une influence assez lointaine des cas où le turc vulgaire lui-même emploie *t* au lieu de *d*; il est vrai que, à en croire Jacob (*l. c.* 713), ceci ne se rencontre que dans des mots étrangers et encore à leur initiale (*testi* 'cruche', *tef* 'tambourin'; cf. aussi Deny, *op. c.* § 82), mais dans le vocabulaire de M. Adjarian on trouve à côté de *t'anē* 'pièce', *t'abax* 'tanneur' (osm. *dabbag*), *t'arč'in* 'cannelle' etc. des exemples tels que *zət'* 'contraire, fâché' (osm. *zydd*) et *zərəlt'ə* 'bruit, rumeur' (osm. *zyryldy*); s'il est facile d'expliquer le premier de ces deux derniers cas par la prononciation assourdie des consonnes finales (Deny, *op. c.* § 84; cf. aussi Kowalski, *l. c.* 1002, § 35), il n'en est pas de même pour le second et nous croyons qu'un examen scrupuleux du vocabulaire de M. Adjarian permettrait d'en découvrir davantage. M. Adjarian ne mentionne cette correspondance ni p. 30--31, où il traite le son *d*, ni p. 41--42, où il traite le son *t*.

Il faut être ici d'autant plus prudent que Kraelitz ne cite guère, soit dans ce paragraphe-là (p. 20 — 23), soit ailleurs, d'exemples sûrs et probants où les Arméniens écriraient *b* pour *p* et inversement, ou *g* pour *k* et inversement¹⁾.

Quoi qu'il en soit²⁾, on a pas le droit de révoquer en doute *a priori* et en principe la justesse méthodique du procé-

¹⁾ Pour *ēsgi* 'vieux' (p. 22), v. *supra*. Le seul autre exemple pareil que nous ayons trouvé, à savoir *šūgiuh* (osm. *šūkjūh*) 'grandeur, majesté' (p. 19), est d'autant plus curieux qu'à la même page, un peu plus haut, on trouve *sūk'iat'* (osm. *sūkjut*) 'silence'; mais il est trop isolé pour qu'on puisse rien dire de sûr, ni Jacob ni M. Deny ne nous éclairant ici.

²⁾ Et quoiqu'il faille tenir compte encore de ce que dit M. Kowalski *l. c.* § 30 (p. 1001) et § 35 (p. 1002).

dé qui cherche à se fonder sur des critères tout acquis. Il faut cependant, c'est vrai, user ici de prudence et tenir compte de plus d'un facteur qui a pu entrer en jeu. Il va sans dire que là où nous savons l'auteur médiéval qui employa un mot donné, comme c'est le cas des vocables cités et discutés par Hübschmann et Karst, on a toutes, ou presque toutes, les garanties possibles, tandis qu'ici on est réduit à tâtonner un peu. Néanmoins, il convient de noter tout ce qui jure avec l'ensemble des transcriptions et de voir si de tels mots ne se trouvent pas dans l'ouvrage de Hübschmann ou au moins dans celui de M. Adjarian. Il est à regretter vivement que M. Karst n'ait pas publié jusqu'ici ce grand dictionnaire du moyen arménien qu'il avait annoncé comme près d'être tiré dès l'année 1901¹⁾ et dont il a fait mention encore une fois en 1930²⁾. Un tel ouvrage serait tout autrement utile que des théories sur les Alarodiens et les Protobasques, etc.³⁾.

Notons encore que Kraelitz a certainement tort, ou pour le moins qu'il n'est pas exact, lorsqu'il signale le changement $h > h$ dans *čuha* 'drap', *hasda* (*has'ta*) 'malade', *hanəm* 'femme' (p. 20—21) et le changement $s > z$ dans *hōrōz* et *T'ifliz* (p. 21) ces changements ne sont pas dus aux Arméniens, mais sont propres au turc vulgaire⁴⁾.

Nous ne traitons ici que des consonnes, parce que les voyelles ne prêtent pas à des remarques aussi sûres et aussi importantes. Kraelitz a été obligé de constater lui-même que les différences qu'on aperçoit en comparant les voyelles de la langue turque des Arméniens avec celles du turc classique ne se laissent pas formuler en lois générales⁵⁾.

¹⁾ *Op. c.* VIII.

²⁾ *Geschichte der armenischen Philologie*, 43—44.

³⁾ V. p. ex. *Indogermanisches Jahrbuch*, XIV, 29, 78 — 79, 114—16; XVI, 94; XVII, 89.

⁴⁾ V. Jacob *l. c.* 713—714, où l'on va trouver précisément *horoz*, et Denny, *op. c.* § 61 (toutefois, holl. *gegeven* devrait être cité non pas ici, mais § 62; ici, il faudrait citer holl. *dag*, *bag*, etc.; cf. Valette, *Niederländische Konversations-Grammatik*³ (1915), § 35—36).

⁵⁾ Qu'il nous soit permis toutefois de faire remarquer qu'on peut comparer à propos de p. 28—29 Jacob, *l. c.* 718—720 et à propos de p. 31

Pour conclure ces remarques sur l'article de Kraelitz, soulignons enfin que l'espoir de trouver dans le turc des Arméniens de Constantinople maints éléments plus anciens est bien fondé, puisque Sköld y a noté (p. 48 et 50) des archaïsmes phonétiques (au point de vue de l'osmanli) comme *böjük, irtesi, dimek, itmek*¹⁾, *ijlemek* et que Kraelitz lui-même a signalé plusieurs transcriptions qui ne peuvent correspondre qu'à des formes du vieil osmanli, tels *barakmak, ilēn & əlan, öylēn, eigirmi* (prononcé *ji-*), *bilē* (p. 37); cf. aussi *mēgērsē, songra, hami, il* (*ibid.*) et p. 33—34. Il est donc de toute évidence que les Arméniens de langue turque emploient parfois des mots et des formes qui remontent à un passé plus ou moins lointain.

Pour terminer, nous allons faire une petite excursion.

Dans son excellente grammaire de la langue turque, que nous avons citée ici tant de fois, M. Denny fait observer que le mot *zūjürt* 'pauvre', inconnu aux autres langues turques, „pourrait bien être d'origine étrangère (arménienne)” (§ 49). En signe

(-ki) Jacob *l. c.* 728 (et Denny, *op. c.* § 287). En outre, ajoutons: 1° que les exemples cités p. 30 pour $\bar{a} > e + a$ contiennent presque tous, à l'exception de *manēa*, le son *l* avant le \bar{a} et font soupçonner qu'on voulait faire éviter une prononciation fautive („*l* creux” au lieu de „*l* plat”; Denny, *op. c.* §§ 72 & 91; pour la prononciation du *l* arménien v. *ZDMG* 30, 57); 2° que dans les mots cités p. 28—29 („Vokalausfall”) ce sont pour la plupart les voyelles *i* et *u* (13 cas sur 20: en sus, \bar{a} en 3 cas) qui subissent la chute et que ce phénomène peut avoir quelque rapport avec les „lois phonétiques” arméniennes (v. Karst, *Historische Grammatik...*, §§ 49 & 60) et les habitudes linguistiques des Arméniens. Pour le traitement inégal du vocalisme des mots empruntés, comparez *ibid.* § 32 (et Kraelitz, *l. c.* 2 sur la „langue barbare”).

A propos de la métathèse des consonnes, traitée par Kraelitz p. 18, on peut comparer non seulement les remarques de Bittner, auxquelles Kr. renvoie, mais aussi celles de M. Karst, *op. c.* § 147 (et celles de M. Kowalski, *l. c.* 1004, § 50). Pour la chute de ' (Kraelitz, 6—7), v. aussi *ibid.* § 30.—On verra assez bien le caractère récent des emprunts turcs où la lettre *q* est rendue par *k* (Kraelitz, p. 5) ou *k'* (*ibid.* 5, n. 3 et p. 21), si l'on apprend que le son indiqué par cette lettre dans les mots arabes est rendu par \dot{g} ou par *g* en moyen arménien (v. Karst, *op. c.* § 31: on va y trouver aussi l'explication de ce fait).

¹⁾ V. aussi Denny, *op. c.* § 21.

de reconnaissance, nous voudrions noter ici que nous ne savons pas de mot arménien auquel ce *zūjürt* pourrait remonter à coup sûr. Il suffit de consulter le dictionnaire français—arménien-turc du P. Eminean (Vienne 1853) et le dictionnaire italien—arménien du P. Gant'arean (Venise 1908) ou le dictionnaire allemand-arménien du P. Goilaw (Vienne 1889) pour voir que le seul mot qui puisse être pris en considération, c'est *zırg* ou *zurg* (pron. mod.) 'privé, dénué, dépourvu' (v. Calfa, Dictionnaire arménien-français¹, 1893, p. 278; Hübschmann ne traite pas ce mot, v. *op. c.* 535, on ne le trouve pas non plus chez Walde-Pokorny, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, 1930—1932, III, 35; mais le plus grand dictionnaire de la langue arménienne, celui de 1836—1837, surnommé Dictionnaire des dictionnaires, le cite I, 736—737 comme employé dans un texte exégétique). Or, il faudrait supposer à peu près le développement suivant: *zurg* > *zugr* (cf. Karst, Bittner et Kraelitz d'après la note précédente, et en outre Deny, *op. c.* § 113 & p. 1092) > *zūgür* (cf. Jacob, *l. c.* 718 et Deny, *op. c.* § 114 & p. 1092) > *zūgürt* > *zūjürt* (Deny, *ibid.* § 54). Cependant tout ceci n'a pas l'air bien convaincant, lors même qu'on passe sous silence la différence de sens comme paraissant le résultat d'un développement assez naturel et qu'on ajoute que le changement *g* > *j* est attesté par l'orthographe du mot. Le *-t* semble tout superflu, puisqu'il y avait (et qu'il y a encore) des mots turcs en *-ir* etc. et qu'ils étaient sans doute plus nombreux que les mots en *-irt* etc. (v. Deny, *op. c.* § 871, notamment sur le suffixe *-t* et le suffixe *-ir*); il aurait fallu quelque analogie pour causer ce changement, mais ni *ajyrt* 'distinction; séparation' ni *joğurt* 'lait caillé, yaourt' ni *jurt* 'pays' ni *kükürt* 'soufre' ni *qurt* 'loup; ver' n'y auraient point suffi pour le sens. Supposé la justesse de toutes nos prémisses, la conclusion définitive (*zugr* > *zūjürt*) semble possible, mais elle ne s'impose pas. Nous émettons donc l'hypothèse ci-dessus sans y insister aucunement, d'autant que, étant donné l'énorme dédain des Turcs envers les Arméniens, l'emprunt d'un mot arménien par les Turcs semble peu probable *a priori*.

Ajoutons que le mot bulgare *зюртъ* ne nous aide point ici, parce qu'il est, bien entendu, lui-même d'origine turque (v. d'ail-

leurs Deny *ibid.* § 54 et en outre Miklosich, *Denkschriften der kais Akademie der Wiss.* Wien 1885, p. 190 et 1890, p. 70 et le grand dictionnaire de la langue bulgare par N. Геровъ, 1897—1908, II, 167). Le dictionnaire étymologique de Miklosich ne cite pas ce mot, comme de raison. Qui pis est, il ne figure pas non plus dans le dictionnaire de M. Lokotsch (*Etymologisches Wörterbuch der europ. Wörter orientalischen Ursprungs*, 1927), lequel, malheureusement, est assez loin d'atteindre à la perfection (v. une liste de comptes rendus pour la plupart très importants dans l'*Indogerm. Jahrbuch* XIII).

Le fait que dans la langue des Arméniens de Constantinople on retrouve ce *zűjűrt* (sous forme de *zűjűrd*, marqué par M. Adjarian, p. 92, d'un petit astérisque, ce qui veut dire que le mot est peu usité et récemment emprunté), n'empêche point du tout que *zűjűrt* ne soit originairement arménien, puisque l'histoire des mots d'emprunt nous enseigne qu'un emprunt peut revenir sous une forme altérée dans son pays d'origine¹).
(A suivre)

¹) V. p. ex. E. Richter, *Fremdwortkunde*, 1919, 96—97 et R. Kleinpaul, *Das Fremdwort im Deutschen* 1910, 93—97.